

PATRICK DE BAYSER

LE PIÉTON DE DROUOT

Les enchères de A à Z

Préface de Pierre Rosenberg
de l'Académie française
président-directeur honoraire du musée du Louvre

Illustrations (couverture et intérieur) : Mary Baird-Smith
Maquette : TATO

www.lepassage-editions.fr

© Le Passage Paris-New York Editions, 2009



PRÉFACE

J'en aurai écrit des préfaces... pour faire connaître l'œuvre d'un artiste du passé injustement tombé dans l'oubli, pour défendre l'histoire de l'art et tenter de démontrer l'importance qu'aurait pour notre pays son enseignement obligatoire dans les lycées et les collèges, pour signaler une exposition courageuse, pour relever les mérites d'un jeune collègue conservateur... des préfaces en France et en Italie, aux États-Unis et en Allemagne, des préfaces de quelques lignes ou de plusieurs pages, avec ou sans notes, illustrées ou non, avec ou sans mes titres professionnels...

J'en aurai écrit dans ma vie des préfaces... Celle-ci fait exception. Il y a bien sûr mon estime à l'égard de l'auteur de l'ouvrage, un passionné, comme moi, de dessins anciens, l'auteur de ce dictionnaire amoureux de l'Hôtel Drouot, l'Hôtel, avec un H de majesté, mais il y a surtout l'objet, le sujet du livre.

Je fréquente l'Hôtel depuis un demi-siècle. J'ai pour habitude de m'y rendre trois fois par semaine, été comme hiver, le mardi, le jeudi et le samedi, à l'heure du déjeuner (quand je dirigeais le Louvre, cette obligatoire heure du déjeuner me donnait un prétexte pour éviter les fastidieux repas officiels). Et quand l'Hôtel ferme durant l'été pour quelques semaines, je suis en manque.

Comme tous les habitués, je ne regarde que certaines choses, les tableaux et les dessins anciens, de préférence français et italiens. Je me laisse parfois distraire par le xx^e siècle,

cet entre-deux-guerres encore aujourd'hui insuffisamment exploré, quelquefois également par le verre de Murano, hélas fort rare à Drouot. Je passe sans les voir à côté d'un Saint-Porchaire exposé en grande pompe, d'une estampe japonaise ou de Rembrandt, d'un vase chinois, d'un masque nègre. Sans les voir, et j'en suis confus et honteux. Comme tous les visiteurs réguliers, je « fais » toutes les salles dans un ordre implacable, en sachant fort bien que je suis loin d'avoir tout vu et qu'à coup sûr, et même dans « mes » domaines, j'aurai raté le dessin de Philippe de Champaigne qui passait en vente sous le nom de Francesco Fontebasso (il était pourtant reproduit au catalogue), m'aura échappé l'esquisse de Fontebasso qui se vendait sous le nom... (voir plus haut). Car Drouot est un iceberg dont on peut s'estimer heureux quand on en a découvert la pointe.

Un iceberg ? Mes connaissances en icebergs sont limitées, mais je les crois transparents ou du moins translucides. Drouot transparent, Drouot translucide ? Ceux, professionnels de tous bords ou, comme moi, amateurs venant d'horizons les plus variés, souriront, l'innocent, le naïf...

Je fréquente depuis un demi-siècle l'Hôtel Drouot et je n'ai toujours rien compris à son fonctionnement, à ses pratiques, à son vocabulaire, à ses mœurs, à ses secrets, à ses arrangements. De quelque côté que je me tourne, les acquéreurs, les vendeurs, les commissaires-priseurs, les collets rouges, les experts (Patrick de Bayser inclus), je ne comprendrai jamais – et c'est bien mieux ainsi – les insondables mystères de l'Hôtel Drouot... un subtil mélange d'imprévus, de surprises, de coïncidences, d'occasions ratées ou providentielles, de hasards heureux ou malheureux : l'Hôtel Drouot ou l'*Hôtel du libre-échange* de Georges Feydeau (la rue Feydeau est toute proche)...

Pour quelles raisons me suis-je rendu avec une telle constance, une telle assiduité à Drouot ? J'en vois trois. Je passerai rapidement sur la première. Je suis collectionneur

dans l'âme, je l'ai dit, et Drouot demeure, contre vents et marées, un exceptionnel garde-manger. Je passerai sur ce point, car je connais des collectionneurs, de véritables collectionneurs (car en fait je tiens plus du brocanteur boulimique que du collectionneur consciencieux), qui n'achètent jamais à Drouot et réservent leurs forces et leurs finances aux seuls marchands.

Je passerai pour en aborder deux autres. Les musées tout d'abord. J'ai, grâce à Drouot, pu enrichir les collections du Louvre et celles de bien des musées de province d'œuvres importantes parfois, intéressantes souvent. Tel dessin, d'une qualité médiocre du point de vue artistique mais qui représente la ville de Vernon en 1648, n'a d'intérêt que pour le musée de Vernon. Tel peintre aujourd'hui inconnu, né et mort à Carpentras (1716-1767) et dont une œuvre signée et datée se voit sur les cimaises (toujours les cimaises, jamais les murs) de la (salle) 14, mérite que sa ville natale le sauve de l'oubli. Drouot, ce ne sont pas que des chefs-d'œuvre passés inaperçus, ce sont souvent des œuvres dont l'importance n'est pas toujours perçue au premier coup d'œil. Ces œuvres, quand je visite tel ou tel musée de province – Brest, Orléans, Beauvais, Reims... –, ce n'est pas sans une pointe d'orgueil (ou de vanité) que je me dis qu'elles sont là parce qu'un jour « à la 6 » elles ont retenu mon regard, et qu'avec l'accord des conservateurs (et des autorités) elles ont pu être acquises.

Ma troisième raison, la principale, la voici : Drouot est une école, une exceptionnelle école. On y apprend, à ses dépens parfois, à distinguer l'original de la copie, l'œuvre intacte de celle habilement restaurée et définitivement endommagée, on y fait, à tous les âges, ses armes, on y découvre la subjectivité du goût, on y forme le sien.

J'ai, toute ma vie, poussé les jeunes conservateurs à se rendre à Drouot (hélas, trop rares sont ceux qui m'écoutent). Il s'agit à mes yeux d'une obligation professionnelle mais aussi d'un entraînement. On fait à Drouot, gratuitement, ses

gammes. Je regrette que l'augmentation des prix ait exclu de l'Hôtel les jeunes conservateurs qui voudraient collectionner. Comment le pourraient-ils avec des salaires qui ne dépassent qu'au bout de plusieurs années les deux mille euros mensuels? On le pouvait dans ma jeunesse, quand un dessin de Gérôme, un tableau de Devambez atteignaient difficilement l'équivalent actuel de dix euros. Mais il est encore temps. Il est des domaines où ils peuvent exercer leurs talents de découvreur, des champs vierges et inexplorés. Les jeunes conservateurs apprendront autant à Drouot que dans les manuels. J'ai toujours pris le temps d'aller à l'Hôtel.

Cette préface, elle m'était due. Merci, cher Patrick de Bayser, de m'avoir fourni l'opportunité et donné la chance de l'écrire.

Pierre Rosenberg,
de l'Académie française,
président-directeur honoraire du musée du Louvre

INTRODUCTION

« Mettez-vous bien dans la tête, disait Renoir, que personne n'y connaît rien. Il n'y a qu'un baromètre qui indique la valeur de la peinture, c'est l'Hôtel des Ventes. » Drouot est le ventre du temps, le temple du marché de l'art depuis 1852. À Drouot, le marteau tombe comme un métronome depuis plus de cent cinquante ans, et peu importe la grosse Bertha de 1870 ou les manifs de 1968 : ici se forme cette magie de la cote des œuvres d'art.

Tel un poulpe géant, Drouot étend ses tentacules sur tout un pâté du 9^e et du 2^e arrondissement. La géographie me demande ici de prendre un peu de hauteur afin d'examiner la rade où s'ancre l'Hôtel des Ventes. Les points cardinaux de son activité sont la Bourse, l'Opéra, les Folies Bergère et l'église Notre-Dame de Lorette, comme si l'Hôtel avait trouvé sa place, à force d'errance ou par un hasard heureux, au centre d'une expression de civilisation dont les piliers sont l'argent, l'art, le désir et la religion. Toutes les professions liées aux ventes publiques y ont pignon sur rue et, souvent, habitent dans ce quadrilatère improbable : offices de commissaires-priseurs, experts, crieurs, clerks, commissionnaires, encadreur, marchands de timbres ou de tableaux, antiquaires, brocanteurs, libraires, etc. Quelques rues concentrent les successeurs de Vollard : la rue de Provence, célèbre au temps du « One Two Two », la rue de la Grange-Batelière, avec de part et d'autre les passages Verdeau et Jouffroy. Ce quartier historique, vibrant encore de mille histoires, est irrigué par de nombreux limonadiers. Les plus proches de l'Hôtel Drouot débordent de la faune des habitués. Deux des plus fréquentés, « La Cave » et « Le Tabac », se font face

depuis la nuit des temps à l'angle des rues Drouot et Rossini. La rue Rossini semble parfois un canal infranchissable, sur les rives duquel deux tribus se toisent. De temps en temps, des navettes traversent furtivement, porteuses de messages improbables. Comme dans le milieu du cinéma, certains y tiennent table ouverte et s'en servent de bureau. Le restaurant de la Cave a les faveurs des commissaires-priseurs, des huiles et des affairistes principaux, tous unis sous la bannière de la gastronomie. Le bar tient également ses promesses solides et liquides ; on s'y mélange volontiers entre castes soumises au rythme de l'ogre Drouot. Le Tabac auvergnat fournit les tabagistes et les brèves de comptoir. Populaire, bruyant, le bar est le repère des brocanteurs et des marchands. Bénéficiant d'un trottoir plus large et d'une terrasse ensoleillée fort agréable, on y remarque, outre les fumistes (vrais ou faux), les jolies stagiaires, voire quelques bourgeoises en goguette. La grande salle de restaurant au premier sert à la bonne franquette des plats consistants et de bonne tenue. Sur les coups de onze et de quatorze heures, à l'ouverture des salles de vente de l'Hôtel, les vedettes décrochent des bars.

Le quartier vit au rythme du paquebot « Nouveau Drouot », reconstruit entre 1976 et 1980 (les ventes eurent lieu pendant cet intermède à la gare d'Orsay, futur musée du même nom). On n'est pas obligé d'apprécier la façade, insipide mélange à mi-chemin entre le gribouille et le constructivisme ; force est de constater que ce manque d'identité visuelle lui donne un caractère particulier, singularisé par des hublots aux effluves marins. Si la décoration intérieure est à l'avenant, c'est-à-dire nulle, il en va tout autrement de l'organisation industrielle, remarquable.

Pour mieux comprendre le fonctionnement, je vous invite à suivre le déroulement d'un cycle de vente, à l'envers du décor. La première étape est la mise en salle, qui débute le soir des jours de vente. Dans la journée ou la veille, les Savoyards arrivent à tour de rôle leurs camions vert bouteille à liseré rouge aux six quais de débarquement du rez-de-chaussée de l'Hôtel. Deux monte-charge hydrauliques répartissent les objets dans les étages. Les coursives de secours et de circulation interne, menant aux réserves attenantes

aux salles, se remplissent de chariots transbahutant des montagnes d'objets en équilibre précaire. Il est dix-huit heures. Les sociétés dont les ventes ne sont pas terminées sont à l'amende, car leurs salles doivent être cédées à leurs successeurs. Les collets rouges déballetent, répartissent et accrochent les objets, aidés par le personnel de l'étude et pilotés dans la mise en place par les experts et les responsables de la mise en salle : crieur, commissaire-priseur ou clerc délégué. À vingt et une heures, la sirène mugit, le moment est venu d'évacuer le navire. Les objets les plus importants sont éventuellement enfermés au coffre blindé du sous-sol. Seul maître à bord, le directeur de l'Hôtel Drouot inspecte une dernière fois les coursives et les salles désertes. Toutes les écoutilles sont fermées, les alarmes allumées. Le vaisseau empli de rêves fend le silence de la nuit en pilote automatique.

À sept heures, réunion des dockers. Il n'y a pas d'obligation de présence ; seuls les commissionnaires qui se présentent à l'appel sont payés, sur une part égalitaire du chiffre d'affaires de la journée. Il n'y a pas de rémunération à l'ancienneté. Le « 54 », élu gérant par ses pairs, répartit les postes : la moitié des commissionnaires reçoivent leur feuille de route pour la vente du surlendemain, tandis que les équipages en salle finissent l'aménagement. Chaque salle écope d'une bordée de trois manutentionnaires. Les rôles sont répartis en jetant les dés, c'est le rite du zanzi. L'un gardera la salle, le deuxième le magasin, le troisième présentera les objets. Quand l'accrochage est terminé, nos collets rouges vident les lieux et vont se rafraîchir le gosier, tandis que les tapissiers passent l'aspirateur, préparent les tribunes de vente et répartissent les lignes téléphoniques. Les preneurs d'images numériques mitraillent les objets pour le site internet de « Drouot.com », où l'on peut visiter l'Hôtel depuis Vladivostok ou Manau. Quelques privilégiés arpentent d'un pas rapide le musée éphémère du jour, avant l'ouverture au public.

Tous les jours, le « Pacha » descend de sa passerelle inspecter le navire et vérifier que les normes de sécurité sont respectées. Le directeur gère pour le compte de Drouot-Patrimoine (la holding regroupe cent quatre commissaires-priseurs actionnaires, répartis

au sein de soixante-quatorze sociétés de ventes) l'Hôtel Drouot, PME flottante d'environ cinquante navigants. Onze heures : le concierge ouvre les grilles, libérant la meute de chineurs agglutinée sur le trottoir. La sécurité est assurée : les caméras tournent, les détectives en civil aussi ; au moindre problème, le commissariat de police adossé à l'Hôtel peut intervenir. Mieux vaut prévenir les tentations.

Dès l'ouverture, l'expert, les responsables des sociétés de ventes et leur personnel accueillent et renseignent les curieux. Quand la vente est cataloguée, des exemplaires sont disposés à divers endroits pour consultation, d'autres sont vendus à la table où l'on vous donne les renseignements. Contrairement aux sites de ventes en ligne ou aux maisons de ventes étrangères, les sociétés de ventes volontaires garantissent l'exactitude des intitulés de vente et les notifications du catalogue, ceci grâce au concours des meilleurs experts professionnels dans chaque spécialité. Nulle part au monde le client ne peut trouver cette assurance de ne pas être floué et, s'il y a erreur sur la substance, la possibilité d'être remboursé.

À dix-huit heures, les salles d'exposition ferment. Les objets sont entassés le long d'un mur, derrière une barricade de vitrines, prêts à être manipulés par les connaisseurs lors de la visite du lendemain. La nuit porte conseil. Car, pour l'acquéreur éventuel, une dernière manipulation de l'objet convoité est possible le matin de la vente, de onze heures à midi. Mais, à midi, les rugueux commissionnaires jouent les chaisières et repoussent impitoyablement le public vers la porte. Ils ont l'appel du ventre intraitable : la pause méridienne, c'est sacré.

Rapidement, les responsables font le point sur le déroulement futur de la vente, répartissent les téléphones et les ordres. Les équipes déjeunent sur le pouce, à moins qu'un responsable bon vivant n'ait envisagé de légères agapes. Dans ce cas, il peut être utile de consulter le catalogue pour voir si la vacation ne commence pas à quatorze heures trente.

À l'heure prévue, la salle ouvre ses portes. Le public se précipite pour occuper les sièges libres – on peut, si le maître de cérémonie est d'accord, réserver sa place à l'avance. Face à lui, la troupe est

fin prête. Tout d'abord, par ordre de proximité, le crieur. Héritier des hérauts de l'ancien temps, cousin des artisans de porte à porte comme les anciens vitriers ou les marchands à la criée, le crieur est à la fois l'écho et le porte-voix du commissaire-priseur, le prolongement de son marteau. Il porte beau et a plus de bagout que les meilleurs vendeurs des Grands Magasins. Il est le principal second rôle de la pièce à laquelle vous allez assister, l'agitateur et l'amuseur public. Chaque représentation le voit parcourir plusieurs kilomètres, tel un sportif de haut niveau. Le crieur se déplace dans la foule avec la grâce d'un patineur artistique, dépose avec force acrobatie dans les mains des acheteurs des papillons multicolores qui ont valeur de contrepartie des objets acquis, et vous soutire l'argent ou le chèque nécessaire avec l'agilité d'un prestidigitateur. À lui, vous ne la ferez jamais. Quand vous croyez qu'il bourre vos enchères, il ne fait qu'exécuter les ordres que lui ont laissés les professionnels. Car le crieur est habilité officieusement à servir de crédit relais auprès de certains marchands pendant une durée d'un à deux mois, moyennant une commission intéressante. Le crieur est indépendant. Il est payé au forfait ou au pourcentage – quelques millièmes – par dégressivité. Tous les jours que Dieu fait, le crieur court après ses débiteurs ou jure que Drouot est « la maison du Bon Dieu », selon la tendance du marché.

Au-dessus de lui, debout à la tribune, le commissaire-priseur plane crânement, battant la mesure avec son marteau d'ivoire comme un séraphin ou un Jupiter tonnant, tout dépend du caractère. On est ici comme au théâtre : un jour c'est le drame, le lendemain la comédie, la salle d'à côté donne dans l'opérette, la vente d'art contemporain fait de l'opéra rock, bref, tout est possible dans un caravansérail. Le commissaire-priseur est à la fois le producteur, le metteur en scène et le rôle principal. Seul maître à bord, il doit jauger ses acheteurs, vérifier les moyens de paiement, servir son vendeur sans abuser l'acheteur. En plus de l'honnêteté, il lui faut donc du bon sens, beaucoup de doigté, savoir jouer la comédie, maîtriser ses émotions, et tout cela rien que pour la partie émergée de l'iceberg.

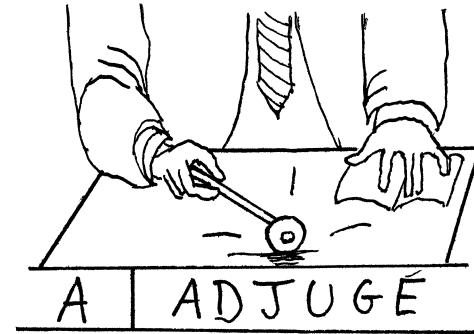
À la tribune, aux côtés du commissaire-priseur, se tiennent ses extensions. Un clerc assermenté tient le procès-verbal de la vente, enregistrant les énoncés, les rectificatifs de présentation, les prix obtenus et les noms des acheteurs. Jusqu'à la limite légale de trois mille euros pour un paiement en liquide, une certaine fantaisie est tolérée; les Dupont-Lajoie sont assez nombreux. Une tierce personne s'occupe des étiquettes et des bordereaux, et délivre en échange du règlement un bulletin dont le commissionnaire magasinier a apposé la contremarque sur chaque objet stocké dans sa réserve barricadée.

Enfin, dans les ventes où le commissaire-priseur l'a appelé, l'expert est placé au pied de la tribune, assis à une table et muni d'un micro. L'homme de l'art, l'auteur (du catalogue...), présente avec sérieux les lots qu'il a décrits, évalués, extirpés de l'ignorance crasse ou, au contraire, descendus du piédestal familial. Ah! tous ces Raphaël niés, ces Daumier si drôles devenus des pâles copies, tous ces mirages d'héritage évanouis. Pour toute une division de faux désarmée, l'expert ne présente souvent pour sa défense qu'un Géricault sauvé du naufrage. Aussi, quelle activité ingrate que ce métier, où l'on paie tous les pots cassés pour quelque malheureux pourcentage. Et si d'aventure l'expert se trompe, que de railleries ou de soupçons! L'expert est responsable de tous les mots, ah, que dis-je, de tous les maux! Il cristallise l'espoir et son contraire, les rêves et les fantasmes; il est aimé, respecté, haï, flatté, débiné; il est seul mais il est indispensable, car finalement l'échafaudage de la vente publique repose en partie sur la confiance qu'on met en lui.

À ses côtés ou le long des murs, les jours de grandes ventes, un bataillon d'assistants s'escrime pour soutirer des enchères au moyen d'une batterie de téléphones. Rien de mieux pour l'acheteur qui veut conserver l'anonymat, mais rien de plus ennuyeux pour le commissaire-priseur qui veut captiver sa salle.

Tous les jours, les passagers remarquent. Il faut dire que la croisière est distrayante, pittoresque et flatteuse. Par beau temps et grandes ventes, on y côtoie sur un pied marin d'égalité ce que la France fait de mieux en politique, de plus joli en féminité, et de

plus sérieux en intelligence. Au bout de cinq minutes, on se prend pour Léonard ou Picasso, et l'on traite d'ânes les Anciens ou les Modernes, suivant qu'on est à bâbord ou à tribord du Watteau à vapeur. Plutôt que de jouer au Loto, certains vont à Drouot pêcher des miracles, comme les pèlerins vont à Lourdes. Il vous semble mieux comprendre que l'expert l'idiome de Shanghai avec lequel deux Chinois examinent un cachet d'empereur Ming, et les signatures en cyrillique de l'avant-garde russe n'ont plus de secret pour vous. Bref, vous êtes entré les mains dans les poches, et vous êtes mûr pour repartir les bras chargés de rêves au long cours. Les chiro-manciennes et les naufrageurs ont beau présager sa perte depuis dix ans, le Nouveau Drouot continue à tracer fièrement sa route, contre vents et marées.



ACCUEIL

On pénètre dans l'Hôtel Drouot par un hall d'accueil souvent en pleine effervescence. Des malotrus foncent tête baissée, un certain nombre d'individus font le pied de grue – l'un attend quelqu'un, l'autre espère croiser une connaissance, le troisième essaie de repérer son débiteur, tandis que le quatrième cherche à devenir créancier en trouvant un acheteur. Sur la droite, un comptoir ovale derrière lequel se tiennent les hôtes en uniforme. Ces charmantes dames et demoiselles souffrent avec le sourire le stress des béotiens et la rudesse des habitués : grâce leur soit rendue, ainsi qu'à toutes leurs semblables qui adoucissent les mœurs des Parisiens ! Une rangée de personnes feuilletent les catalogues des futures ventes, accrochés à des chaînettes pour prévenir les emprunteurs indécents. Ces lecteurs indébouillonnables vous tournent le dos, accoudés au comptoir, et forment comme une barrière entre le public et les hôtes, ce qui ne peut que durcir le ton employé pour obtenir ou donner des renseignements. Suggérons donc aux ordonnateurs du lieu de créer un autre emplacement pour la consultation des catalogues.

Derrière le comptoir des hôtesses, des locaux ont été mis à la disposition d'une banque, une officine vend la *Gazette*, des transporteurs ont leurs bureaux, et les commissionnaires leur quartier général, où se tiennent le brigadier et ses assistants. À la droite de ce QG, un comptoir où viennent s'accouder les crieurs, le temps de régler leurs petites affaires. Au centre, les escalators mènent le public au premier étage et au sous-sol, au ciel comme en enfer. Au fond, derrière les escalators, les escaliers. Il peut être bien plus rapide de les emprunter, conseil aux gens pressés. Vers midi, les marches du rez-de-chaussée sont obstruées par les commissionnaires, qui y tiennent leur agora du matin. À gauche, des portes plastiques battantes ouvrent sur l'espace d'accès aux monte-charge, puis les deux salles de ventes, qui servent en alternance avec celles du sous-sol et du premier. De ce côté, une grande plaque de marbre rappelle les noms des commissaires-priseurs, clerks, crieurs et commissionnaires morts pour la patrie au cours des deux guerres mondiales, que la Compagnie continue d'honorer avec respect lors des dates commémoratives des armistices.



ACHAT

(voir acquisition, adjudicataire, adjudé à, after sale, enchère, frais, garde, gré à gré, offre après-vente, transaction)

L'achat en vente publique est un acte jouissif : ses adeptes sont donc vulnérables, comme tous ceux que le plaisir asservit. On a tendance à comparer les habitués de Drouot aux joueurs de casino et autres jeux de hasard. Un achat à Drouot fait toujours rêver, même quelques secondes, au contraire du casino, où l'on va pour perdre son argent en toute conscience inconsciente. Ne vous étonnez pas, si vous avez le loisir d'observer le public d'une salle, de voir les comportements de gens apparemment normaux se transformer. Ceux qui se croient maîtres de leurs émotions ont alors tendance à se raidir : leur mâchoire se crispe, les yeux sont fixes, un bourdonnement dans les oreilles isole de tout bruit et conversation ; seules les enchères sont vaguement perceptibles, et leur hausse

contrariante vous pousse à déglutir, tandis que l'adrénaline grimpe en flèche. L'acheteur en vente publique a tous les symptômes du monomaniacque. Il est très difficile à un amateur de renoncer à un achat, ce qu'il ne fait que la mort dans l'âme et lorsqu'il a déjà largement dépassé le seuil monétaire qu'il s'était fixé. Le lien créé avec l'objet n'est pas raisonnable ni rationnel.

Rares sont les esprits froids qui savent acheter à la baisse et vendre à la hausse, comme l'énonçait déjà Champfleury dans ses « Soixante conseils au collectionneur qui fréquente Drouot » (*L'Hôtel des commissaires-priseurs*, 1867). Il faut oser affronter les sarcasmes de la masse qui suit bêtement la mode ; les moutons de Panurge sont très doués pour l'ironie. On reconnaît aisément à nos prédécesseurs leur perspicacité, mais on n'a souvent pas leur courage, qui consiste à investir son argent là où les respectables pythies ne vous prédisent que naufrages. Fructifier, investir, spéculer ? Oubliez tous ces rêves de banquier et faites-vous plaisir : achetez ce dont vous avez envie sans penser à l'argent. Celui-ci doit rester un moyen et non devenir un but pour l'amateur d'art.

« Achetez un objet qui vous parle, n'achetez pas un objet dont on vous parle. »

(Nicolas Landau, *Aphorismes*)

« Toutes ces acquisitions, j'allais le lundi suivant les lui porter Villa Saïd. J'arrivais à l'heure où le barbier faisait son office, et France de lui montrer ses achats guettant là aussi des réflexions spontanées. S'il n'y avait pas trop de visiteurs, on passait en revue les achats [...]. »

(Paul Prouté, *Un vieux marchand de gravures raconte...*, 1980)

« Tu sais, j'ai réfléchi. J'ai réfléchi et j'ai changé de point de vue. L'autre jour en conduisant dans Paris, je pensais à toi et je me suis dit : « Est-ce qu'il n'y a pas, au fond, une véritable poésie dans l'acte de Serge ?... Est-ce que s'être livré à cet achat incohérent n'est pas un acte hautement poétique ? »

(Yasmina Reza, *Art*, 1994)

ACHETEUR

(voir amateur, collectionneur, frais, professionnels)



ACQUISITION

(voir achat)

Synonyme plus chic pour parler à quelqu'un de ce qu'il vient d'acheter. L'acquisition étant un enrichissement aussi bien personnel que patrimonial, l'acheteur se grise par ce mot de sa sagacité. Un signe qui ne trompe pas : les musées emploient l'expression « Acquisitions récentes » pour présenter leurs nouveaux achats.

« Elle haïssait Charles de l'avoir entraînée loin du salon, elle haïssait Boldini, elle haïssait William pour l'insipide et interminable récit qu'il avait fait de son acquisition. Il l'avait acheté pour rien, bien entendu, c'était une occasion unique, le pauvre marchand n'y avait vu que du feu. »

(Françoise Sagan, *La Chamade*, 1965)



ACROBATE (L')

Le Christ cloué sur la croix, ainsi surnommé par les brocanteurs irrespectueux...



ADJUDICATAIRE

(voir achat, frais)

Celui à qui l'objet est adjugé ; sous le poids de la locution, le possesseur se rapproche du locataire, car l'objet vous habite plus que vous ne l'abritez, le temps de votre passage sur terre.



ADJUGÉ À

(voir achat, commissaire-priseur, enchère, habitué, marteau)

Par ces mots, le commissaire-priseur clôt les enchères et désigne

le nouveau propriétaire. En droit, l'adjudication est un *prononcé* irrévocable. Si le marteau est tombé sans que le priseur n'articule cette formule, l'objet n'est pas vendu. Il est repris, ravalé.

Voici l'expression la plus audible à l'Hôtel Drouot. Son allure juridique en impose autant que sa sonorité martiale. Le commissaire-priseur fait claquer son marteau d'ivoire sur la tribune, avec autant d'éclat qu'un carambolage de boules de billards et de solennité qu'au prononcé d'un jugement au tribunal. C'est un moment où, du haut de son Olympe, il se trouve être plus qu'un officier ministériel, une sorte de Mercure délivrant des affres de l'attente les humbles mortels suspendus à l'abaissement de son marteau divin. Chaque jour de vente voit rebondir ce vocable magique comme un écho de salle en salle, couperet final aux saynètes tragico-comiques qu'occasionnent les objets offerts à la vente. Lorsque la bataille est rude, ou quand le prix atteint dépasse toute espérance, la salle applaudit, murmure, s'esclaffe, c'est selon. La jouissance éphémère de la possession envahit le vainqueur de la joute, félicité par le commissaire-priseur habile et flatteur, tandis que le brouhaha envahit la salle. C'est l'instant des traits d'esprit, qui fusent du fond de la salle où se tiennent les habitués, debout, serrés comme des sardines, ou assis sur les cimaises, jambes ballantes. Mais déjà, tel un chien de chasse se jetant sur la proie abattue, le crieur est aux côtés du triomphateur et réclame le dû. L'acquéreur, encore tremblant de la fièvre des enchères, signe de travers son chèque en blanc et le tend à l'affidé du priseur, qui lui glisse en échange la contremarque chiffrée indispensable pour s'emparer du trophée.



ADMINISTRATION

(voir entreprise)

Inaccessible au commun des mortels, l'administration de l'Hôtel Drouot existe pourtant bel et bien sur place. Il faut passer devant la loge du concierge, près des monte-charge, et emprunter une porte anodine. Un ascenseur vous dépose au deuxième étage, au centre névralgique de l'édifice. Dans la pièce commune, des

tableaux indiquent l'occupation des salles sur la semaine, le mois et les réservations trimestrielles. Les sociétés de ventes trouvent ici le moyen de s'adjoindre les services de clercs et de crieurs, tandis que l'administration gère le fonctionnement de l'Hôtel. Pour rejoindre le service de presse, on emprunte une coursive en mezzanine dominant l'atrium des salles du premier étage. Le long du mur, court la galerie de portraits des anciens présidents de la Chambre des commissaires-priseurs. Enfin, au bout du couloir, le bureau du président, doté d'une large baie vitrée, domine le carrefour, en surplomb de la fontaine à l'angle des rues Rossini et Drouot.



ADRESSE

(voir bonne maison)

En langage d'antiquaire, faire une adresse consiste à acheter des objets directement à leurs propriétaires. « *J'ai fait une adresse* », dirait-on avec une lueur de fierté dans les yeux à un collègue. Ce dernier, par la virginité des objets sur le marché alléché, voudra *voir* : faire une adresse garantit (?) un profit rapide auprès de professionnels plus assurés, ou spécialisés.

« *On ne se figure pas les ruses à la Scapin, les tours à la Sganarelle et les séductions à la Dorine qu'inventent les chineurs pour entrer chez le bourgeois. C'est des comédies dignes du théâtre, et toujours fondées sur la rapacité des domestiques.* »

(Balzac, *Le Cousin Pons*, 1847)



AFFAIRE

Mot à tout faire.

« *Je n'ai jamais acheté un objet parce que c'est une affaire, mais je suis ravi d'avoir fait une affaire.* »

(Philippe Julian, *Les Collectionneurs*, 1966)

« *Pourtant, il le savait d'expérience, le coup du Marquet devait sur-exciter a priori les passagers du Narcissus. Chez les gens riches, cette passion des bonnes affaires était aussi vive qu'inutile.* »

(Françoise Sagan, *La Femme fardée*, 1981)



AFTER SALE

(voir achat, amiable, enchère, invendu, offre après-vente, vente de gré à gré)

La loi du 10 juillet 2000 autorise les sociétés de ventes à céder à l'amiable un bien après la vente si celui-ci n'a pas trouvé preneur. Le prix de cession ne doit pas être inférieur à la dernière enchère prononcée, et l'affaire ne peut être conclue qu'avec l'accord du vendeur, qui peut ainsi délier le commissaire-priseur de son obligation de respecter le prix de réserve, s'il y en a un. Un délai de quinze jours a été accordé par le législateur aux sociétés de ventes pour conclure ces transactions, enregistrées au procès-verbal. Il serait prévu d'allonger la période à deux mois dans la future loi (attendue fin 2009).

On ne peut que regretter que l'État et les divers conservatismes de la société aient mis autant de temps à accoucher d'une autorisation, ce qui a donné un avantage à nos concurrents anglosaxons pendant plus d'un demi-siècle ! Les quelques malheureux commissaires-priseurs dynamiques exaspérés par ce gâchis commercial qui ont enfreint la loi en francs-tireurs devraient être remerciés par leurs confrères pour avoir forcé le destin. Au lieu de ça, ils n'ont eu droit qu'aux avanies d'une presse idiote et aux condamnations déshonorantes. Honte à nous ! Et par surcroît tout cela finit par un anglicisme...



AGRÈMENT

(voir commissaire-priseur, Conseil des ventes, expert, société de ventes) À l'origine, l'agrément signifie donner son gré à une demande, accepter ce que l'on vous soumet. Dans le contexte de la dernière

loi du 10 juillet 2000, l'agrément du Conseil des ventes est une obligation pour toute société de ventes souhaitant exister. On voit sur quel pied se place cet organisme : celui du bon vouloir. N'était-ce pas la formulation du privilège royal, si je ne m'abuse ?



AIGREUR

(voir blondeur, gravure)

Les aigreur d'une gravure sont des surcharges de noir.



AKOUN (LE)

(voir Artprice, cote, Internet)

Dictionnaire de cote des œuvres d'art apparu dans les années soixante-dix et surnommé « la plaie des marchands ». En effet, les amateurs non avertis avaient pris l'habitude de chiner ce volume à la main et négociaient les prix relativement aux résultats publiés chaque année par le Akoun, ce qui ne manquait pas de créer des malentendus, de la méfiance et des disputes insolubles. Il était agaçant pour le commerçant vendeur d'une superbe aquarelle de Delacroix de se voir opposer le prix d'un croquis insignifiant au crayon ; à la décharge de l'amateur, il pouvait être instructif, quand on savait mesurer les prix par rapport à la qualité des œuvres, de constater une différence trop importante. Pour une adaptation moderne du Akoun, voir Artprice.



ALBÂTRE

(voir marbre, sculpture)

Pierre proche du marbre dans son apparence, mais beaucoup plus tendre, facile à travailler et à polir. Le travail du marbre, dur, exigeant et exténuant, fut souvent remplacé dès la fin du XIX^e siècle par celui de l'albâtre, matériau malléable plus adapté à la facilité et à l'exigence de rapidité des temps modernes. La qualité des œuvres s'en ressent.

ALBUM

(voir keepsake, timbre, photographie, recueil, vitrine)

Dans quelque spécialité qu'il soit, l'album qui repose sur son velours rouge, dans une vitrine verrouillée (oh ! rage ! oh ! malice !) lors de l'exposition en salle à Drouot, suscite la convoitise des chercheurs de trésor. Même si son apparence est pauvre ou délabrée, le chineur se fera un devoir de le feuilleter, pour peu qu'un de ses rêves de fortune y soit enfermé. Il faut toujours vérifier, on ne sait jamais...



ALLER À LA PÊCHE

(voir commissaire-priseur, enchère, pousser, soutenir)

Il y en a qui vont à la pêche aux voix, d'autres à celle des enchères. Si la salle est froide, ou l'estimation frigorifiante, ou le lot difficile à défendre, ou pour toute autre raison donnant l'impression d'un calme plat désespérant au capitaine du haut de sa dunette, il arrive que ce dernier se mette à agiter son marteau en tous sens, saisi d'un frénétique besoin de créer un peu d'air. Tel Don Quichotte luttant contre les moulins à vent, le priseur se met à voir une cravate jaune mettant des enchères contre une dame au cinquième rang ; chacun se retourne en tous sens pour découvrir les étranges énergumènes assez fous pour s'opposer sur le lot quelconque ; l'un regarde sa cravate rouge pour vérifier qu'il n'a pas la berlué, la dame du quatrième rang à gauche s'affole et se lance dans des dénégations muettes et effarées, rassurée aussitôt par un « Non, pas vous, Madame, là-bas, à droite, vous en voulez encore ? Huit cent cinquante contre vous, Monsieur, allez, un dernier petit effort ? Non ? » Le crieur s'époumone alors comme un cornet à piston, prenant le relais de son patron : « *Huit cent cinquante, plus personne ? Huit cent cinquante, c'est ton dernier mot, Jean-Paul ?* » fait-il en clignant de l'œil vers un habitué, qui ricane silencieusement en secouant la tête, amusé par le numéro bien rodé des protagonistes. Les têtes se tournent, mais personne ne lève la main. Profitant de la diversion créée par le crieur, le commissaire-priseur abaisse son marteau sans prononcer le mot fatidique (« adjugé ») et termine d'un air satisfait comme si

la vente était faite, « huit cent cinquante ». Il embraye aussitôt : « *Lot suivant, monsieur l'expert...* »



AMATEUR

(voir collectionneur, connaisseur, conservateur, curieux, vente de collection)

L'étymologie du mot parle toute seule : celui qui aime. L'amateur est épris de beauté et d'harmonie ; il recherche donc particulièrement l'objet sensationnel, sans se soucier comme le collectionneur de la constance et de l'effet d'ensemble. Eh oui, elle existe encore, cette espèce en voie de disparition, en butte à tant de concurrents. Elle est cependant rare et, selon l'adage classique, ce qui est rare est recherché. Aussi l'amateur est-il tiraillé entre ses deux ennemis intimes : le spéculateur et le conservateur. Il est rare qu'il ne donne pas des gages à l'un d'eux, voire aux deux s'il est assez calculateur. Au passage, remarquons que le calculateur saura ménager la chèvre et le chou, en bon Normand indécis.

Mais revenons à nos moutons : si l'amateur fait de l'œil au spéculateur, c'est d'une part qu'il n'est pas insensible au gain, et d'autre part que ce gain lui permettra d'assouvir encore mieux sa passion. On peut aussi spéculer qu'il ne manquera pas d'être flatté si on lui trouve du flair en plus du goût. Le goût, plutôt que le résultat d'une distinction civilisée, ne serait-il pas une humeur, une cyclothymie bonne ou mauvaise selon les périodes, plutôt que l'expression d'une âme intime ?

Quand l'amateur penche plus vers le conservateur, il se range dans le camp de ceux qui veulent sauver la civilisation malgré elle. Les vestiges du temps passé lui semblent toujours plus glorieux, émouvants, la culture plus riche, plus fine, comparée à la vulgarité contemporaine ambiante.

L'amateur d'art contemporain se croit toujours une nouvelle race, un visionnaire qui trace la route pour les générations futures. Plus près des artistes, il a l'impression de participer à l'élaboration de la culture de son temps, et donc de rentrer dans l'histoire de

l'art. Le nombre croissant de visionnaires multipliant les possibilités n'augure rien de moins sûr.

L'amateur éclairé l'est surtout par sa lanterne, ce qui limite son champ de vision aux bornes de sa personnalité. Les lumières d'un conseiller peuvent être meilleures quand elles émanent d'une personne désintéressée, ce qui n'est pas toujours le cas. Quand il choisit de se faire épauler – que ce soit par un marchand, un historien, un expert, un courtier ou un conseiller –, l'amateur ne peut s'en remettre qu'à son propre jugement sur la nature humaine.

Amateur de tableaux : « Je me souviens que quand, pour la première fois, je visitai, rue des Mathurins, ce grand bâtiment si heureusement posé dans un riant jardin, et où les tableaux de M. Lacaze s'empilaient déjà dans une galerie, où j'étais tout étonné de ne pas trouver une chaise, il entrebâilla la porte d'un cabinet tout bourré... dans un coin duquel se dressait un méchant lit d'étudiant ; la couchette de l'homme qui, pour grossir le magot de ses tableaux, déjeunait d'un saucisson à l'ail et d'une tasse de café noir et dinait à quarante sous. »

(Philippe de Chennevières, *Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts*, 1883-1889)

Amateur d'estampes : « Démocède vous étale et vous montre ses estampes. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet qu'à tapisser, un jour de fête, le petit pont ou la rue neuve : il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée ; mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très cher, et qu'il ne la changerait pas pour ce qu'il y a de meilleur. »

(La Bruyère, *Les Caractères*)

« Les amateurs se divisent en horizontaux et verticaux : ceux qui étalent et ceux qui entassent. »

(Nicolas Landau, *Aphorismes*)

« *Je ne suis pas amateur, je suis gloutonne.* »
(Catherine II de Russie)

« *Il existe deux manières de ne pas aimer l'art. La première est de ne pas l'aimer et la seconde de l'aimer rationnellement.* »
(Oscar Wilde, *Aphorismes*)



AMENDE

(voir réunion)

Les ventes publiques se déroulent généralement de quatorze à dix-huit heures. Pour empêcher les abus et permettre aux sociétés de ventes qui vont succéder à leurs prédécesseurs d'installer leurs objets le soir même, l'Hôtel Drouot met à l'amende les retardataires, après dix-huit heures trente. Les commissionnaires se sont également engouffrés dans la brèche. Ne vous étonnez donc pas si le rythme s'accélère en fin de journée. En cas de vente courante, il n'est pas rare de voir alors plusieurs lots réunis, ce qui fait le bonheur de ceux qui ont eu le courage de patienter jusque-là.



AMÉRICANAS

Les premiers ouvrages imprimés en Amérique.



AMIABLE (VENTE)

(voir after sale, enchère, gré à gré)

La vente amiable nécessite deux personnes de bonne foi et compagnie afin que la confiance soit mutuelle. La locution peut paraître antinomique quand elle s'accompagne de contrats juridiques interminables.



ANAMORPHOSE

(voir peinture)

Utilisée en peinture depuis la Renaissance, l'anamorphose est une figure cachée dans un motif par un procédé géométrique d'illusion optique, qui ne se dévoile qu'en se déplaçant sur les côtés ou avec l'utilisation d'un miroir convexe.

L'anamorphose la plus connue est celle d'Holbein dans *Les Ambassadeurs* (Londres, National Gallery) ; le tableau vu sur le côté révèle une tête de mort, symbole de la vanité de la gloire terrestre. L'anamorphose permettait de braver la censure et de donner une interprétation cachée derrière une image classique, que le thème en soit politique ou érotique.



ANATOMIE (FAUTE D')

(voir dessin, nu)

Dire d'un artiste comme Delacroix que ses œuvres sont « *bourrées de fautes d'anatomie* » est un compliment dans la bouche des amateurs de peinture romantique et une charge chez les tenants de l'académisme. Après Degas, la perfection anatomique n'attire plus les artistes d'avant-garde, sauf chez leurs modèles féminins. Les grands artistes restent cependant fascinés par la représentation du corps humain (citons pour l'exemple Rodin, Claudel, Picasso, Matisse, Maillol, Bonnard, Giacometti, Bacon, Balthus, Freud, etc.).



ANCIEN (ART)

(voir moderne)

On pourrait essayer de définir une norme : serait ancien tout objet réalisé avant la naissance du plus âgé des hommes encore en vie au moment de l'énonciation. Le goût pour l'art ancien n'est pas nouveau. Pétrone évoque la fascination des Romains pour l'art de leurs prédécesseurs grecs à travers la visite d'une collection :

« *Je parvins à une galerie ornée de nombreux tableaux, très remarquables ; j'en vis quelques-uns qui résistaient encore à l'injure du temps. Je*

n'osais effleurer du doigt qu'avec un frissonnement religieux des ébauches de Protogénès, qui le disputaient en vérité avec la nature humaine. Quelques instants plus tard je me prosternais devant ces grisailles tracées avec un art consommé par Apelle » (cité in Maurice Rheims, *Les Fortunes d'Apollon*, 1990).

« L'art moderne commence à Lascaux.

– Ah bon? Et l'art ancien?

– Là, tu me poses une colle. »

(Jean-Michel Ribes, *Musée haut, musée bas*, 2005)



ANDRINOPE

(voir salle)

À l'origine, le tissu rouge, aussi dru qu'une moquette, qui recouvrait les murs de Drouot était du coton teint en rouge d'Andrinople, du nom occidentalisé d'une ville turque d'Europe, Édirne, située à la frontière de la Thrace grecque. Le nom européen lui vient de sa désignation gréco-romaine, Adrianopolis ; l'empereur Hadrien lui donna son nom après l'avoir agrandie et fortifiée.

Tendu sur des panneaux, le tissu est percé de plusieurs centaines de trous de clous tous les deux jours. Les panneaux s'émiettent au fur et à mesure et sont régulièrement remplacés.



ANGLAIS

(voir aquarelle, connoisseurship, self-control, tour)

Comme les marchands français avaient leurs correspondants pour leur signaler les meilleures affaires en Grande-Bretagne jusque dans les années soixante, les *dealers* de Londres ont leurs taupes françaises. Certaines sont parmi les plus brillants connaisseurs du marché mais, ne souhaitant pas apparaître au grand jour, elles se satisfont largement de cette amitié franco-britannique.

Les pays respectifs sont des paradis exotiques des deux côtés de la Manche. On envie au Nord cette propension à l'originalité

acceptée par la société anglaise en vouant aux gémonies notre conformisme bourgeois tandis que, sur les bords de la Tamise, on rêve de la Ville lumière, de la gastronomie française et de ses campagnes idylliques. Le Français est jaloux du flegme ou du *british self-control*, et l'Anglais rêve de vivre dans la peau d'un Français.

Le fantasme du marchand anglais est de faire de Drouot sa chasse gardée, son vivier de bonnes affaires. Vivre à Paris est quand même au-dessus de ses forces, bien que Drouot ait eu la chance de prendre dans ses rets l'un des plus typiques sujets de Sa Majesté, le fabuleux et mythique John Couper, dont les Anglais admettent qu'il était écossais, ce qui explique sa capacité à s'adapter aux irréductibles Gaulois.

Cela ne date pas d'hier, l'Anglais et le Français restent des ennemis intimes, quel que soit le degré de francophilie ou d'anglomanie de nos peuples. On aime passionnément les citoyens de Sa Gracieuse Majesté tout en se méfiant comme de la peste de la perfide Albion. L'Anglais brille de la froideur glaciale de son humour pince-sans-rire, porte beau des tenues arc-en-ciel qui cachent un pragmatisme redoutable. Le Français croit ressembler à un *gentleman-farmer* dès qu'il passe une veste pied-de-poule, à l'esprit vif-argent mais blessant et oublie régulièrement son intérêt au profit de sa passion.

En ce qui concerne le marché de l'art, il faut concéder aux Anglo-Saxons la remarquable performance de leurs multinationales durant les cinquante dernières années. Les Anglais ont toujours pratiqué le pragmatisme commercial et ont pu se développer à un niveau mondial grâce à la philosophie du libre-échange. Les commissaires-priseurs français se sont empêtrés après guerre dans un conservatisme corporatiste, alourdi de taxes et de règles issues du marxisme étatique ambiant ; ils n'ont pas su s'unir pour former une grande multinationale sous le sigle de l'Hôtel Drouot, restant fractionnés et divisés, victimes de leur statut d'officiers ministériels autant que de la lutte entre leurs ego. L'Hôtel Drouot est de ce point de vue un véritable bûcher des vanités.

L'amertume des opérateurs français est équivalente à la morgue

des maisons anglaises, où l'on observe d'ailleurs une forte proportion de cadres français aux postes clés ou parmi les spécialistes. On se console en se rappelant qu'un Français a ravi au capitalisme anglais un de ses fleurons, mais sans oublier qu'il n'aura aucun scrupule à le revendre en échange d'un bénéfice substantiel.

« *One of the first time I saw John [Couper] in Paris, he was walking to the saleroom, bent forward deep in philosophical thought, The Times in his hand, his spaniel, Sophie, walking alongside him, without a lead, carrying his sale catalogue in her mouth.* »

(Richard Day, *Artful Tales*, 2008)



ANIMALIER (ART)

« *Ce qu'on devait se détester dans l'obscurité et la pestilence des cavernes! On comprend que les peintres qui y vivotaient n'aient pas voulu éterniser la figure de leurs semblables et qu'ils aient préféré celle des animaux.* »

(Cioran, *Aveux et anathèmes*, 1987)



ANNONCE (L')

En début de vente, le crieur ou le commissaire-priseur *annonce* les conditions de vente. L'expert *annonce* les lots apostoliques et les rectificatifs apoplectiques au catalogue apolitique.

« *Paul Gosselin aimait passionnément la pêche, le frétillement de la truite était pour lui grande joie, mais c'était à lui de frétiller à l'annonce d'aquarelle de Jongkind, ou de tout autre grand maître lorsqu'il la sentait dans l'air.* »

(Paul Prouté, *Un vieux marchand de gravures raconte...*, 1980)



ANNULLATION

(voir Conseil des ventes, judiciaire, vendeur)

Le vendeur peut très bien demander l'annulation de la vente publique, jusqu'au dernier moment. Il est redevable au commissaire-priseur des frais engagés, et même de ceux éventuels des acquéreurs potentiels.

Le Conseil des ventes peut faire annuler une vente s'il s'avère que le commissaire-priseur ou l'expert ou le vendeur ne respecte pas la loi.

Une action en justice peut faire annuler la vente si le vendeur n'est pas le propriétaire et que ce dernier peut le prouver, si le vendeur est mineur, si les biens en questions sont inaliénables (cas des fondations et musées).



ANONYME

(voir maître, main, X)

L'artiste le plus vendu à Drouot...

Une injustice à dénoncer : les alcooliques peuvent se planquer, les artistes sont contraints de donner leur identité, sous peine de ne pas exister. Le monde est ainsi fait que l'auteur anonyme n'a aucune chance d'intéresser les amateurs d'art contemporain. Il vaut mieux pour l'artiste anonyme être né il y a trois mille ans en Égypte, ou avoir exercé son art dans un monastère toscan il y a six cents ans. Les historiens se damneront pour lui trouver une identité ; ainsi parle-t-on de l'anonyme Lécurieux, dont l'identité est recrée à partir du nom du collectionneur qui unifia le groupe de ses œuvres. Il est intéressant de constater que l'anonyme, quand il est de la caste des peintres, devient un maître : le maître de San Spirito, par exemple – dont le nom provient du lieu de conservation d'une œuvre symptomatique, servant de port d'attache aux autres tableaux dus au même pinceau.

« *Je connais cette main* », dira un expert cherchant à extraire de l'anonymat une œuvre qui lui en rappelle d'autres.

« *Ne cherchez pas, vous risquez de trouver.* »
(Nicolas Landau, *Aphorismes*)

Valable pour beaucoup d'autres notices...



ANTIQUAIRE

(voir antique, brocanteur, collectionneur, connaisseur, érudit, marchand, œil, patente, pleureuse)

Au temps de la Renaissance, l'antiquaire était le connaisseur en antiquité, celui qu'on appellera à partir du XIX^e siècle l'archéologue. De ce passé désintéressé et de la fréquentation des beaux-arts, l'antiquaire garde une certaine noblesse. De bon aloi, il séduit la bourgeoisie par son allure, ses histoires, ses connaissances artistiques, son esprit, bref, son humanisme et sa civilité. Aujourd'hui, l'antiquaire se différencie du brocanteur par le choix qu'il opère dans ses achats, un choix que ce dernier n'a pas : il doit pouvoir acheter de tout bon marché.

Nicolas Landau, le prince des antiquaires, fut le funambule spirituel de la profession. On lui doit de nombreux aphorismes, qui furent réunis dans un recueil par ses amis et admirateurs. En voici quelques-uns sur son métier :

« *L'art de l'antiquaire est l'art de conférer aux objets une noblesse qui n'est pas la leur.* »

« *N'ayant jamais pu atteindre la sagesse de la spécialisation, j'accepte joyeusement d'être réduit à l'universalité.* »

« *Je suis le spécialiste de l'invendable.* »

« *Tel le bois qui tantôt "travaille" et tantôt "joue", l'antiquaire conserve le double avantage... de jouer en travaillant et de travailler en jouant.* »

« *C'était en évitant l'ombre même de l'esclavage, si funeste à la trempe mâle et indépendante du génie, qu'on étoit parvenu à faire des hommes qui s'étoient élevés au-dessus des chefs-d'œuvre de l'antiquité; de sorte que leurs tableaux étoient si achevés, si finis, que les restes de Raphaël*

et de Rubens n'étoient plus recherchés que par quelques antiquaires, gens de nature opiniâtre et toujours entêtés. »
(Mercier, *L'An 2440*, 1771)



ANTIQUE

(voir marbre, sculpture)

Comme un amateur d'antique s'extasiait sur le Forum en sa compagnie, Poussin ramassa une poignée de sable où se mêlaient les poussières des marbres antiques : « *Emportez cela pour votre musée et dites : Ceci est l'ancienne Rome.* »



ANTIQUITÉ

« *Antiquité et tout ce qui s'y rapporte – Poncif, embêtant.*

Antiquités (les) – Sont toujours de fabrication moderne. »

(Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, 1847-1880)



APÉRO

(voir habitués, zincographie)

« *Mesdames, Messieurs, la vente est terminée. Nous vous remercions de votre présence.* » La formule classique libère le public, qui se disperse comme après un spectacle. Pour la plupart des habitués, la fin des vacances sonne l'heure de l'apéro. Les marchands sont fatigués d'avoir tenu la cimaise pendant quatre heures, les commissionnaires, d'avoir manipulé les objets tout l'après-midi; les acheteurs ont eu des sueurs froides et doivent se réhydrater, les vendeurs vont se souvenir une dernière fois du généreux défunt autour d'un verre; les experts, les commissaires-priseurs et les crieurs ont le gosier sec. Quand la vente s'est bien passée, les commissaires-priseurs offrent le champagne ou les boissons à leur équipe, soit dans la salle désertée, soit dans leur établissement favori. C'est l'heure des bilans, des éclaircissements, de la détente : on refait le match...

Drouot se vide et transvase sa population dans les bistrotts qui

le cernent. Les groupes se reforment par affinités et préférences à la Cave, au Tabac, au Beaujolais, à la Manette, au Bistrot. On trinque, on refait les enchères et le monde, on règle des affaires, parfois même bruyamment des comptes : les uns ont droit au coup de blanc, d'autres voient rouge et certains prennent des bleus. Quelques-uns sont verts d'avoir raté le coup, d'autres, gris d'avoir été marron. Atmosphère... Sur le zinc, des étiquettes s'échangent contre des fafiots, puis les dés roulent sur la piste. Demain, on prend les mêmes et on recommence.



APOCRYPHE

(voir signature)

Les signatures de peintres transformant leurs tableaux en paroles d'Évangile, les imitations rapportées sont dites apocryphes, pour ne pas dire fausses.



APPLIQUE

(voir habitué)

Flambeau mural à un ou plusieurs bras de lumière. Une personne collante est une *véritable* applique, mais le marchand discret est une applique *authentique*, car il s'applique à raser les murs pour rester discret à l'Hôtel.



APPORTEUR D'AFFAIRES

(voir inventaire, vente de succession)

Le secret de polichinelle du métier : pour fournir leurs ventes, toutes les sociétés ont recours à des apporteurs d'affaires. Aussi, quand l'un de vos proches décède, ne vous étonnez pas si le cousin lambda que vous n'avez pas vu depuis dix ans vous prodigue maintes condoléances et consolations. S'il peut faire quelque chose pour vous aider dans ce moment difficile... D'ailleurs, pour vous épargner tous les tracas d'une succession, il connaît un commissaire-priseur

(ou une société de ventes) très bien sous tout rapport. Il vous laisse les coordonnées au cas où... Les apporteurs d'affaires, comme les vautours qui sentent leur proie à des kilomètres, surgissent au moment idoine.



AQUAFORTISTE

(voir eau-forte)

L'aquafortiste est un artiste spécialiste de l'eau-forte, technique de gravure sur cuivre.

« Par l'âpreté, la finesse et la certitude de son dessin, M. Meryon rappelait les vieux et excellents aquafortistes. »

(Charles Baudelaire, *Salon de 1859*)



AQUARELLE

(voir dessin, grattage, lavis, réserve, vernissée)

Pigments de couleurs et gomme arabique mélangés à de l'eau, posés sur une feuille de papier à l'aide d'un pinceau. Les Allemands furent à la Renaissance les précurseurs de l'utilisation de ce média, mais ce sont les Anglais qui surent en tirer la quintessence au XVIII^e siècle. Ils utilisèrent à merveille les dosages de pigment et d'eau pour fondre les nuances, teinter les ombres. La réserve toute *british* de leur caractère trouva son équivalent sur le papier laissé vierge par endroits, afin de rendre la luminosité aussi éclatante que leur teint de peau. La légèreté du matériel utilisé permettait un transport facile et une utilisation immédiate dans toute situation. Lors de leur Grand Tour et au cours de leurs explorations navales, les artistes confirmés ou amateurs emmenaient avec eux leur boîte d'aquarelles afin de saisir sur le vif les impressions colorées des paysages admirés ou les terres nouvelles découvertes. Turner et Bonington sont les maîtres reconnus de l'aquarelle. La technique fut toujours traitée avec un peu de mépris par les peintres français, hors les romantiques ; les jeunes femmes de la bonne société s'y adonnant

par distraction, un peintre ne pouvait que se dévoyer dans ce média à la portée du premier amateur venu. En France les *a priori* sont comme le machisme : inavoués, mais durs à dépasser.

Renoir, lui, se servait de ses aquarelles pour allumer son poêle ; il trouvait que ses recherches ne devaient pas être montrées au public et, plutôt que de penser qu'un marchand s'en emparerait après sa mort, il préférait en faire des autodafés. « *C'est comme si on montrait une pièce de théâtre avant la fin des répétitions !* » disait-il. Sévère par principe envers lui-même, il s'empressait pourtant de sauver le moindre bout de papier griffonné par Cézanne, qui s'appliquait la même règle. Il fallut une grande romantique comme Françoise Sagan pour inventer l'expression *un sang d'aquarelle*, titre de l'un de ses romans, expression dérivant du viril *sang d'encre*.

« L'Aquarelle » : nom d'un bar anciennement situé rue de Seine, rendez-vous de la cloche, du compas, du pinceau et du stylo. On pouvait y croiser Blondin se préparant pour la corrida du boulevard Saint-Germain ; on y fraternisait jusqu'au début des années quatre-vingt autour d'un ballon ou d'un Picon bière. Lorsqu'il arrivait à un habitué de rendre le contenu de son estomac sur le sol après s'être répandu en bonnes paroles, le garçon recouvrait les vomissures de sciure et, s'il n'était pas trop fatigué, passait un coup de serpillière jusque dans le caniveau. Sinon, celui qui entraînait sans savoir où il mettait les pieds risquait de s'allonger avant de s'étendre au bar. Malheureusement (pour une fois) remplacé par une galerie.



AQUATINTE

(voir estampe, gravure)

Gravure à l'acide imitant le lavis ou l'aquarelle, d'un aspect velouté. Sonne un peu comme « absinthe ».



ARBITRAGE

(voir cannes blanches, Grange-Batelière)

Acheter à Lille ce qui plaira à Marseille, à Paris pour revendre à

New York, etc. Avant l'ère d'Internet, l'arbitrage était beaucoup plus facile, et de nombreux marchands en vivaient.

Un commissaire-priseur raconte qu'un jour, dans les années quatre-vingt, un marchand établi sur le côté impair de la rue de la Grange-Batelière mit en vente une partie de son stock à X, ville de province. Quelle ne fut pas sa surprise, le lundi matin, de voir ses « bébés », vendus la veille, orner la vitrine d'un confrère installé sur l'autre rive de sa rue, côté pair...



ARGENT

(voir art, décompte, honoraires, numéraire, valeur)

Voilà un mot qui ne s'emploie qu'avec délicatesse, car bien sûr, comme dans tout commerce – et les ventes publiques sont un commerce lucratif, ne l'oublions pas –, on en veut d'abord à votre argent. On parlera donc de revenu, de produit, ou de *décompte* lorsqu'il s'agit de celui du vendeur. Quand la société de ventes parle du sien, il convient de donner un chiffre d'affaires, un bénéfice (on évite d'en dire trop), et surtout des charges et des frais. Il arrive que ce soit le vendeur qui en veuille à l'argent de la société de ventes ; certains requins en eaux internationales réclament aux multinationales qui se disputent les grosses affaires non pas une ristourne sur les frais vendeurs mais une part des frais acheteurs.

« *Qu'est-ce que ça veut dire, l'argent ? Est-ce que ça existe ? Ce qui existe, c'est mon désir.* »

(Daniel Halévy, *Degas parle*, 1960)

« *Quand vous commencez à gagner de l'argent, quand vous avez du succès, alors votre famille, tout le monde ne vous traite plus comme un génie, mais comme un homme qui a réussi.* »

(Gertrude Stein, *Picasso*, 1938)

